

BRETONS

Janvier 2007

n° 17

Les coups
de gueulePÈRE
MAOUENregard acide
moqueur deLAIRE
BÉTECHERBERNARD
BÉNEZ

homme engagé

MAÏWENN

"Le breton est
ma langue paternelle"

L'espiègle

JEANNI
CHERHAÏLes Grands Bretons
Jean-Jacques Péroni
Philippe Collin
Lostmarc'h

M 04892-17-F: 4,90 €



"Mon père ne s'adressait à moi **qu'en breton** ... Cela m'amuse de tomber sur une conversation bretonne et **de pouvoir la comprendre**. Je considère que ce ne fut pas un effort vain, **mais plutôt un truc en plus**, un truc incroyable, une différence. Et puis, **c'est une jolie langue**, sans rapport aucun avec le français."

MAÏWENN
(Le Besco)



L'ex Diva du *Cinquième élément* a écrit, produit et réalisé son premier long-métrage où elle joue le rôle principal : *Pardonnez-moi*. Cette – presque – autobiographie, filmée comme un documentaire, tourne autour des rapports tendus qu'elle a entretenus avec son père. Le film est en salle depuis fin novembre.

PROPOS RECUEILLIS PAR VÉRONIQUE LE BAIS
PHOTOS GÉRARD GIALME

>> **Troînée dans les castings et sur les plateaux dès son plus jeune âge, elle a commencé à régler ses comptes avec cette enfance difficile au théâtre, où elle racontait la manière dont sa mère l'a forcée à devenir actrice, et continue aujourd'hui au cinéma, en confrontant son père à la violence qu'il lui a fait subir. À 30 ans, mère opaisée de deux enfants, et après une longue analyse, Maiwenn affirme enfin son talent. Celui d'une réalisatrice de l'urgence, habile à dévoiler l'intime le plus profond, à la manière brute d'un Maurice Pialot. Sauf que Maiwenn est toujours aussi belle, qu'elle a enfin pansé et maîtrisé ses blessures et qu'elle est sans doute parvenue à en faire une force. La preuve ? Elle garde une forte attirance pour la Bretagne, alors que c'est peut-être là qu'elle a le plus souffert.**

BRETONS : Au regard des souvenirs liés à la Bretagne que vous évoquez dans votre film (la langue bretonne, l'achat d'une plaquette de beurre demi-sel, etc.) qui sont toujours source de conflits violents avec votre père, le linguiste Patrick Le Besco, je pensais que vous refuseriez une interview pour *Bretons* !

MAIWENN : Pourquoi ? Je n'ai pas de rancœur vis-à-vis de la Bretagne. Ce n'est pas parce que mon père est breton et qu'il m'a fait vivre l'enfer que tous les Bretons sont comme lui. La Bretagne n'y est pour rien !

Vous avez pourtant abandonné votre nom... Pour garder un peu d'anonymat pour la vie courante. Maiwenn est désormais plus connu et c'est aussi breton. Cela veut dire Marie-Blanche.

Vous avez appris le breton enfant. Continuez-vous à le parler ?

Je l'ai beaucoup parlé petite puisque mon père ne s'adressait à moi qu'en breton. Je continue à tout comprendre, mais j'ai fait un tel rejet de mon père, que je n'arrive plus à le parler. Pourtant, je l'ai appris comme une langue paternelle.

"Va travailler ton breton"... vous l'avez donc entendu cette phrase qui ouvre votre film ?

Oui, souvent. Mon père me faisait toujours travailler le breton. C'est vrai que la Bretagne représente un peu ses origines, mais c'est surtout, pour lui, une passion énorme ! Il a consacré sa vie à la Bretagne et au breton. En tant que spécialiste des langues celtiques, il a écrit plusieurs livres sur les différents dialectes bretons, il continue à interviewer des paysans qui parlent encore la langue... même si maintenant c'est plutôt le polo-

nais qui l'intéresse.

À quoi cela vous a-t-il servi de savoir parler breton ? À rien. Mais, cela m'amuse de tomber sur une conversation bretonne et de pouvoir la comprendre. Je considère que ce ne fut pas un effort vain, mais plutôt un truc en plus, un truc incroyable, une différence. Et puis, c'est une jolie langue, sans rapport aucun avec le français.

Êtes-vous aussi sensible aux autres aspects de la culture bretonne ?

Rien ne me fait plus plaisir que le kouign amann. Je connais même les meilleurs endroits pour en manger à Paris. Je n'achète que du beurre salé, j'aime manger des crêpes, me sentir bretonne, dire à mes enfants qu'ils sont aussi bretons. C'est une origine que je revendique comme le côté algérien de ma mère.

De quelle origine vous sentez-vous la plus proche aujourd'hui ?

Je me sens un peu plus algérienne. Les Bretons sont des gens pudiques, pas très expansifs, pas très chaleureux, pas très accueillants. Je n'ai pas ces traits de caractère-là. Le côté oriental a pris le dessus. Et puis, comme la Bretagne est liée à mon père, et que mon père m'a fait du mal, il y a forcément un peu de rejet, mais de moins en moins.

Est-ce d'avoir fait ce film où vous réglez vos comptes avec lui ?

Ce film montre ce que j'aurai aimé avoir le courage de faire dans ma vie. J'y suis

Violette, une fille naïve, enceinte, qui pense que pour être mère il faut regarder le passé en face et que tout soit dit. Cela relève du fantasme mais tout est parti d'un fait réel. Je ne suis pas langue de bois, j'ai eu des problèmes avec mon père. Et, je me suis fait plaisir en me donnant un rôle que j'aurai aimé vivre en vrai. Et pourtant, je n'ai pas eu cette soif de vérité pendant mes deux grossesses.

Votre film s'est longtemps appelé *Résilience*. Comment faut-il comprendre son nouveau titre *Pardonnez-moi* ?

Dans tous les sens ! Ce nouveau titre le résume parfaitement. Tout le monde a du mal à dire "pardonnez-moi" dans la vie. Ici, cela pourrait être dit par le père, la mère ou par mon rôle. Une demande de pardon est aussi difficile à exprimer, à dire qu'à obtenir. Quant à *Résilience*, c'était trop psychorigide, trop prétentieux, trop prise de tête.

Vous attendez-vous à une réaction de votre père ?

Non, je pense qu'il sera encore une fois très pudique. Il aura sûrement une réaction mais ne me la montrera pas.

Il y a cinq ans au théâtre, vous aviez écrit, monté et joué *Le pois chiche*, un spectacle dans lequel vous régliez vos comptes avec votre mère, l'actrice Catherine Belkhouja et dont vous reprenez quelques scènes dans votre film. Vous montrez notamment comment votre père réagissait à cette confession. Et votre mère, comment l'a-t-elle pris ?

Elle a bien réagi au spectacle, très mal quand les journalistes ont écrit qu'elle était une actrice ratée. Mais elle a aimé l'œuvre.

Finalement, n'est-ce pas paradoxal d'avoir été propulsée comme actrice par votre mère, de le dénoncer mais finalement de ne pas y renoncer ?

Non, je crois qu'on peut en faire son métier même si cela vient d'une manipulation ou d'une névrose. Je sais dorénavant que mon métier n°1, celui que je préfère, est de réaliser. Mais, j'adore jouer, je vis avec ma névrose et je l'accepte.

Vous avez entretenu la névrose encore plus loin en réalisant un court-métrage avec votre fille dans le rôle principal ?

Cela m'a beaucoup perturbé, je ne voulais pas être l'hôpital qui se moque de la charité. À l'époque, je recherchais une petite fille de 10 ans, j'ai fait à un casting, et ma fille a très mal pris que je ne la sollicite pas. Elle m'a même dit : "Si tu ne me laisses pas ma chance de passer



“Je crois qu'on peut en faire son métier même si cela vient d'une manipulation ou d'une névrose. Je sais dorénavant que mon métier n°1, celui que je préfère, est de réaliser. Mais j'adore jouer, je vis avec ma névrose et je l'accepte.”

les essais, je ne m'en remettra pas”. Je n'ai pas voulu, sous prétexte qu'enfant, j'avais subi l'inverse, la punir de mon propre passé. Je lui ai fait passer tout le film en essai, en faisant venir le plus de gens possible pour l'intimider. C'était alors évident qu'elle était le personnage, qu'elle voulait à tout prix le jouer. Elle voulait faire ce film, comme par solidarité envers moi. Mais, elle ne veut plus être actrice aujourd'hui.

Votre film, *Pardonnez-moi*, est très intime. Avez-vous eu du mal à trouver des acteurs pour l'interpréter ? Ce n'est pas à cause de cette intimité que j'ai eu des refus, mais parce qu'il n'y avait pas de scénario classique. J'avais juste écrit un séquencier (Indir : des intentions et pas de scènes écrites). Beaucoup, même des acteurs nazes, has been, ont eu peur de cet inconnu. J'étais surprise !

Enfinement, comment avez-vous constitué votre casting ?

Je rêvais de filmer Valeria Bruni-Tedeschi. Je lui ai proposé le rôle de Violette, elle a hésité puis m'a avoué qu'elle avait écrit un film très proche du mien dans lequel elle comptait jouer. Quelqu'un m'a dit alors : “Arrête de te mentir, tu dois jouer ce rôle”. Finalement, ça m'a plu car c'était en impro. C'était jouissif pour moi, et rassurant pour les autres. Quand on pataugeait un peu, qu'il y avait trop de redite, j'étais là et j'avais les cartes en main pour les guider.

Et les autres rôles ? Celui du père en particulier ?

J'ai envoyé le séquencier à l'agent de Pascal Greggory. Il l'a lu, l'a aimé. On s'est rencontré et il m'a dit qu'il n'avait pas peur d'être ridicule, de bégayer notamment. Le défi lui plaisait et c'est même lui qui a persuadé Marie-France Pisier de jouer la mère. Lui comme Aurélien Recoing sont des passionnés de leur métier. Chaque expérience les



en voyais de toutes les couleurs. Ce n'était pas agréable.

Mais, je suis passée au stade supérieur. Belle-Île n'y est pour rien. J'étais même émue de montrer ces endroits-là à mes enfants et mon homme était heureux de mettre des images sur ce que je lui avais raconté. Il voulait même acheter une maison qui donnait sur la plage de Locmaria comme pour se venger pour moi. Lui aussi d'ailleurs a des origines bretonnes.

Malgré ce n'était pas votre rêve d'être actrice, de quoi rêviez-vous enfant ?

Disons que ce faux rêve prenait tellement de place que, par force, il est devenu le mien. J'étais tellement manipulée ! En fait, je crois que mon rêve était d'avoir

des enfants très jeune. Je voulais me barrer le plus vite possible ! Fonder ma propre famille était une manière d'échapper à la mienne, surtout que je savais très bien ce que je voulais transmettre à mes enfants. J'ai eu ma fille à 16 ans. J'étais plus que prête ! Maintenant que j'ai deux enfants, j'ai envie de travailler et de les voir grandir. Je ne suis pas sûre d'en vouloir un autre. Être issue d'une famille nombreuse m'a plutôt refroidie, même si j'éleve mes enfants de manière très différente !

Et maintenant de quoi rêvez-vous ?

D'avoir un peu plus de moyens pour mon prochain film ! Surtout, j'adorerais filmer Isabelle Adjani, me donner ce challenge de lui faire lâcher prise, de refuser ses conditions, c'est-à-dire de surveiller son physique, de lui donner le rôle d'une femme de 25 ans... J'adorerais la convaincre de se laisser faire.

Pourquoi Adjani ?

Parce qu'elle a longtemps été mon idole. Mes murs étaient tapissés de photos d'elle. Dans *L'été meurtrier*, c'est moi qui joue Adjani, jeune. J'avais cinq ans mais je me suis identifiée. C'était une comédienne hors pair, dont j'ai gardé quelques vagues souvenirs. Elle me parlait peu mais me regardait. Je suis restée fascinée. Je la trouve intelligente, même si elle devient moins crédible parce qu'elle a trop peur de vieillir. J'aimerais la rendre à son talent et à son intelligence, le temps d'un film. Je lui ai même proposé le rôle de la mère dans *Pardonnez-moi*. Elle m'a répondu par SMS. Il faudrait qu'elle le voie, qu'elle soit touchée et qu'elle me dise qu'elle est d'accord. Je lui écrirai alors un rôle immédiatement ! ■